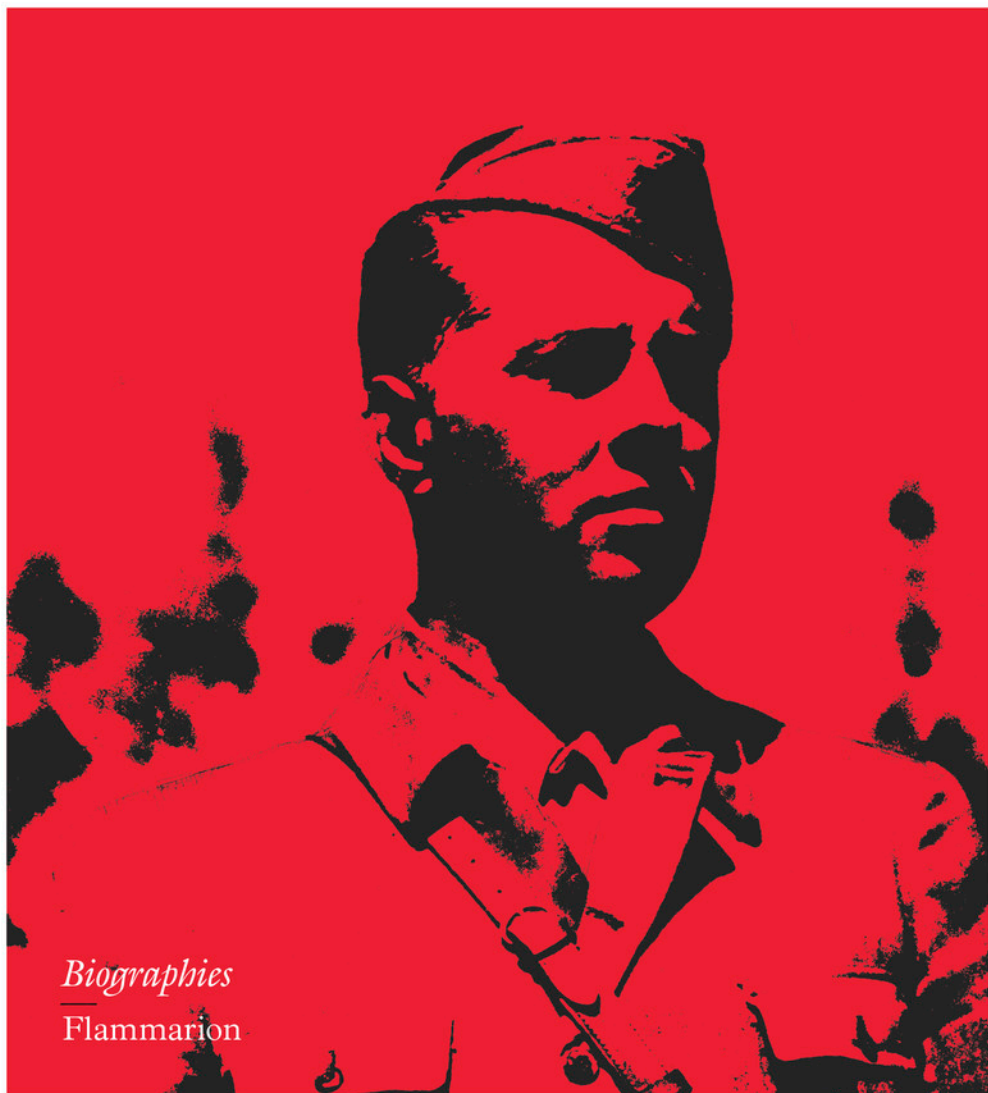


BERTRAND LE GENDRE

Enver Hoxha

Albanie, les années rouges (1944-1991)



Biographies

Flammarion

Enver Hoxha

Du même auteur

1962, l'année prodigieuse, Denoël, 2012.

Confessions du n°2 de l'OAS. Entretiens avec Jean-Jacques Susini, Les Arènes, 2012.

Flaubert, Perrin, « Autoportraits », 2013.

De Gaulle et Mauriac : Le Dialogue oublié, Fayard, « Histoire », 2015.

Bourguiba, Fayard, 2019. Grand prix de la biographie politique 2019.

Crimes et abus sexuels dans l'Église. Le cas du curé d'Uruffe. Ce que disent les archives, Amazon Édition, 2021.

Bertrand Le Gendre

Enver Hoxha

Albanie, les années rouges
(1944-1991)

Flammarion

Remerciements

Je remercie Anna Couthures-Idrizi, pour l'aide qu'elle m'a apportée comme assistante de recherche. Elle a exploré des fonds documentaires en albanais, visionné des images animées dans cette langue et traduit des articles et des ouvrages auxquels, sans son concours, je n'aurais pas eu accès. Outre son appui comme parfaite albanophone, elle a orienté à plusieurs reprises mes recherches dans des directions qui se sont avérées très utiles.

Je remercie aussi les collaborateurs du Centre des archives diplomatiques du ministère français des Affaires étrangères, spécialement Jean-Philippe Dumas et Ariane Morais-Abreu, dont les conseils m'ont été une nouvelle fois fort précieux.

Ma gratitude va également à l'historien Édouard Sill, qui a reconstitué à mon intention l'itinéraire pendant la guerre d'Espagne de Mehmet Shehu, le futur Premier ministre albanais. Le rapport inédit qu'il a établi à son propos est tiré des archives des Brigades internationales, consultables au Centre russe pour la conservation des archives en histoire politique et sociale (Российский государственный архив социально-политической истории, RGASPI, Moscou).

Même si ce livre ne porte pas sur l'Albanie d'aujourd'hui, je tiens enfin à remercier Dritan Tola, son ambassadeur en France, dont les conseils avisés ont facilité mon enquête à Tirana, Gjirokastër et Korça sur les traces d'Enver Hoxha.

Longtemps a prévalu en France la graphie « Hodja ». C'est ainsi que l'on prononce son nom en albanais, mais son patronyme est Hoxha.

PROLOGUE

SEUL AU MONDE

Enver Hoxha, qui a dirigé l'Albanie marxiste-léniniste de 1944 à sa mort en 1985, échappe à toutes les classifications. Barricadé derrière les frontières hermétiquement closes de ce petit pays des Balkans d'où il vitupérait contre le monde entier, il a théorisé et mis en œuvre un totalitarisme qui n'a aucun équivalent ailleurs. Rares sont les historiens à s'être intéressés à sa personne et à sa déraison, d'où cet essai biographique qui retrace pas à pas son itinéraire, sa vision du monde et sa pathologie.

Graphomane impénitent, le Premier secrétaire du Comité central du Parti du travail d'Albanie faisait traduire à grands frais ses nombreux livres et ses très longs discours. La plupart sont parus en français, la langue de ses années d'étudiant à Montpellier, qu'il avait enseignée à son retour au pays natal à la fin des années 1930. Les milliers de pages que ce francophone fervent

ENVER HOXHA

de Robespierre a laissées derrière lui sont une mine pour qui tente de percer sa psychologie. Hoxha s'y dépeint, volume après volume, en procureur implacable, en théoricien indépassable, l'unique détenteur de la vérité marxiste-léniniste. À son corps défendant, ses écrits et ses soliloques mettent sa personnalité à nu.

Ses propos publics sont sa seule vérité. Il inspirait une telle déférence ou une telle crainte qu'aucun de ceux qui l'ont côtoyé ou rencontré n'a laissé de témoignage qui éclairerait sa pratique du pouvoir et les entrelacs de sa personnalité. Pour pénétrer dans la tête d'Enver Hoxha, force est de s'en remettre à son moi officiel, car de surcroît il ne se confiait pas.

Les pages qui suivent s'emploient aussi à expliquer le soutien dont ce tyran à nul autre pareil a bénéficié en France de la part de maoïstes staliniens, mais aussi de personnalités à la réputation inattaquable et de « touristes politiques », étudiants pour la plupart, en quête durant leurs vacances d'été d'un modèle de société idéale. Ces laudateurs français d'Hoxha appartiennent à une espèce répandue, les révolutionnaires par procuration, mais leur admiration, quelquefois leur vénération pour le « camarade Enver » les rangent dans une catégorie à part.

L'homme portait beau. Un mètre quatre-vingt-quatre, élégant et avenant, d'une distinction naturelle, il tranchait sur ses camarades du Bureau politique,

PROLOGUE

au physique beaucoup plus rude et à la mine parfois rébarbative. Son allure vaguement efféminée et le fait qu'on ne lui a jamais prêté de liaisons hétérosexuelles jusqu'à sa rencontre pendant la guerre avec celle qui deviendra sa femme ont donné corps à l'hypothèse invérifiable d'une homosexualité refoulée¹. Dans l'Albanie d'Hoxha, ladite homosexualité était punie de dix ans d'internement.

Au pays du « camarade Enver », où ses mots d'ordre étaient placardés partout – jusqu'au flanc des montagnes avec des cailloux blancs –, toute trace de ses lubies a disparu. Candidate à l'entrée dans l'Union européenne, membre de l'Otan, l'Albanie d'aujourd'hui s'efforce d'oublier son passé marxiste-léniniste. Elle préfère mettre en relief un chapitre plus aimable, sinon exemplaire, de son histoire, le règne de Zog I^{er} (1928-1939) et de sa lumineuse épouse Géraldine, qu'Hoxha avait promis aux oubliettes.

À la périphérie de l'Europe, l'Albanie, capitale Tirana, est bordée au nord par trois pays de l'ex-Yougoslavie, le Monténégro, le Kosovo et la Macédoine du Nord ; au sud par la Grèce. À l'ouest, sur l'autre rive de la mer Adriatique, l'Italie est à 75 kilomètres. D'une superficie de 29 000 km², l'Albanie (en albanais : *Shqipëria*, le pays des Aigles) est un peu plus étendue que la Sicile. C'est un pays montagneux,

hormis ses 316 kilomètres de côte et les plaines du centre. Trois religions y coexistent en bonne entente : l'islam hérité de la domination ottomane (70 % de la population en 1944), la foi orthodoxe et le catholicisme romain.

Les rares Français à avoir entendu parler de l'Albanie tiennent souvent leur savoir... des *Aventures de Tintin* et, dans un registre plus sombre, de son écrivain le plus lu, Ismail Kadaré, né vingt-huit ans après Hoxha dans la même ville, Gjirokastër.

Pour les lecteurs du *Sceptre d'Ottokar*², l'Albanie, c'est la Syldavie, un pays inhospitalier imaginé en 1938 par Hergé, le « père » de Tintin : reliefs tourmentés, villages piqués de minarets, montagnards à la moustache en croc... Muskar XII, le souverain de ce pays qui n'existe pas, ressemble trait pour trait à Zog I^{er} d'Albanie, même s'il fait aussi penser à Boris III de Bulgarie, son contemporain.

*Avril brisé*³, de Kadaré, raconte un pays pareillement farouche, régi dans le Nord escarpé et pluvieux par un ordre médiéval implacable. Ce droit coutumier, le *kanun*, impose aux clans des devoirs réciproques, en particulier l'hospitalité et la fidélité à la parole donnée, la *besa*. Si ces obligations ne sont pas respectées, les membres du clan doivent venger leur honneur. Une vendetta sans fin commence, un

PROLOGUE

meurtre en appelant un autre qui, lui-même, en représailles...⁴ Le roman de Kadaré narre l'errance d'un jeune montagnard qui vient de venger son frère, la quarante-quatrième victime d'un engrenage qui broie les deux familles depuis soixante-dix ans...

L'archaïsme de la société albanaise que dépeint *Avril brisé* sert les desseins d'Hoxha. Le pays est malléable. Divisé en tribus, morcelé géographiquement, sans unité religieuse, il ne compte qu'un million d'habitants en 1944, pour la plupart illettrés et misérables. Ces faiblesses font la force du « camarade Enver ». En 1941, il a cofondé le Parti communiste et, la victoire approchant, a anéanti les autres mouvements de résistance à l'occupation italienne et allemande. Au sortir de la guerre, il a les mains libres. Il peut imposer aux Albanais indifférents ou résignés son propre récit de la libération du pays et bâtir un roman national qui exalte la grandeur de sa minuscule patrie.

Hoxha magnifiait les racines illyriennes de l'Albanie. Plus de mille ans avant notre ère, des tribus indo-européennes, les Illyriens, occupaient un vaste territoire de l'ouest des Balkans. Elles se seraient ensuite repliées sur un périmètre plus restreint, les régions albanophones d'aujourd'hui (l'Albanie, l'essentiel du Kosovo et une part de la Macédoine du Nord). Ces albanophones parlent une langue rare qu'ils auraient

héritée des Illyriens. Attestée de longue date, leur présence dans les Balkans reléguerait au second plan leurs voisins slaves, qui n'ont fait souche dans la région qu'à partir du V^e siècle. Faute de dominer ces intrus, Hoxha les regardait de haut.

Il balayait les doutes qui subsistent sur les origines exactes des Albanais et de leur langue : « Les ancêtres des Albanais sont les Illyriens⁵ », répétait-il pour en convaincre ses compatriotes. Il disait aussi : « Le fait que nous ayons conservé intacte notre langue [atteste] notre existence en tant que peuple ancien et invincible⁶. »

Il était moins disert sur le déclin des Illyriens et sur les siècles d'occupation étrangère qui les ont rayés de la carte des Balkans : l'assujettissement des Albanais aux Grecs, à l'Empire romain, à Byzance, aux Serbes, aux Vénitiens... Il préférait glorifier la mémoire de Georges Castriote dit Skanderbeg, érigé en symbole de la résistance aux envahisseurs. Durant vingt-cinq ans, de 1443 à 1468, ce fils d'un seigneur local et ses cavaliers ont tenu tête aux Turcs dans les montagnes, multipliant les raids audacieux avant de succomber, Skanderbeg à la maladie, ses partisans sous le nombre.

Quatre siècles d'occupation ottomane ont suivi leur défaite, au cours desquels la légende de Skanderbeg s'est enrichie d'épisodes merveilleux et

PROLOGUE

invérifiables. On lui a donné un visage, farouche et altier. Aucune image n'existait de lui. Pérennité de sa légende, son étendard – une aigle bicéphale noire sur fond rouge sang – a survécu à sa disparition. Avec des variantes, il a été pérennisé comme drapeau national par les régimes de Zog I^{er}, d'Hoxha et par la République démocratique d'aujourd'hui.

Quoi qu'en ait dit le « camarade Enver », le peuple albanais n'est pas « invincible » par nature, les troupes de Skanderbeg ont été défaites, mais le message du tyran était clair : personne n'inféoderait plus l'Albanie, a fortiori l'Albanie marxiste-léniniste après sa victoire contre ses ultimes occupants, les fascistes et les nazis.

Hoxha jouait de ce passé récent et lointain, de cet « albanisme », pour maintenir son peuple en alerte, même si aucun pays ne songeait à s'emparer de l'Albanie. Elle n'a jamais compté sur l'échiquier de la Guerre froide.

On la regardait avec curiosité, parfois avec ironie, mais elle était rarement prise au sérieux, malgré l'ardeur que mettait le « camarade Enver » à se comparer aux plus grands, à les interpeller comme s'il était des leurs.

Nourris de ce patriotisme ethnique, mobilisés contre des ennemis imaginaires, les Albanais recevaient dès leur plus jeune âge un entraînement militaire. Au sens

ENVER HOXHA

propre comme au sens figuré, Hoxha les enrégimentait. En proie à sa mentalité d'assiégé, il hérissait les villes et les campagnes de blockhaus inutiles et coûteux. Il surarmait le pays, mais les magasins étaient vides.

Il se méfiait de tout et de tous. Il a rompu successivement avec la Yougoslavie du maréchal Tito, avec l'URSS post-stalinienne puis avec la Chine de Mao Zedong. Il ne s'estimait en sécurité que seul au monde, son peuple encaserné sous son joug, n'ayant de comptes à rendre à personne. En Albanie, sous Hoxha, la paranoïa et l'orgueil blessé tenaient lieu de politique extérieure.

Son autre ressort est sa fidélité à la personne et à l'héritage de Staline. Même après 1956, l'année où Nikita Khrouchtchev, le numéro un soviétique, a dénoncé les crimes du petit père des peuples, Hoxha a continué à honorer sa mémoire. Tout juste émettait-il quelques réserves : « Les erreurs de Staline, s'il en est, sont mineures⁷. » Des statues et des portraits de son modèle figuraient partout en Albanie, en tête des parades dans un foisonnement de drapeaux rouges, dans les villes, les lieux de pouvoir, les coopératives agricoles et les usines. Dernier bastion stalinien du XX^e siècle, l'Albanie n'a cessé de célébrer le Petit père des peuples qu'après la chute du régime communiste en 1991, la seconde mort du « camarade Enver ».

PROLOGUE

Hoxha vantait la méfiance légendaire de l'ancien maître du Kremlin pour justifier la sienne : « Staline a lutté avec résolution jusqu'à la fin contre ses ennemis cachés et déclarés ⁸. » Comme Staline, il avait érigé la violence en méthode : camps de travail et de détention, déportations, torture, purges des cercles dirigeants, aveux de trahisons imaginaires, procès fabriqués, ubiquité de la police d'État, la Sigurimi.

Comme Staline, il posait au théoricien : « Nous vivons à une époque caractérisée par le passage irrésistible du capitalisme au socialisme ⁹. » Un scientisme de pacotille. Comme Staline, il habillait sa soif du pouvoir, son absolutisme, d'arguments idéologiques. Après la mort de Lénine, écrit Hoxha, « Staline appliqua avec fermeté l'une des recommandations principales de celui-ci, épurer sans hésiter le Parti de tout élément étranger au marxisme-léninisme ¹⁰. » Épurer... Le mot revient fréquemment chez le « camarade Enver » ¹¹, qui voyait dans cette purification des consciences le creuset de l'« homme nouveau ¹² » albanais.

Les « capitalistes » étaient sa bête noire, mais plus encore les « révisionnistes », synonyme de traîtres à la cause marxiste-léniniste, c'est-à-dire tous les dirigeants communistes sous toutes les latitudes sauf lui.

Il traquait avec la même ardeur les survivances de la religion, au point de faire inscrire dans la Constitution

ENVER HOXHA

que l'Albanie est un État athée. Aux cultes d'autrefois, il avait substitué le sien, omniprésent.

Décerveler pour assujettir, violenter pour durer. Le totalitarisme albanais empruntait à un modèle connu, mais il était d'abord un envérisme.

I

UNE JEUNESSE FRANCOPHONE

De 15 à 30 ans, Enver Hoxha s'est nourri de culture française, dont il parlait la langue avec facilité et fierté. Bachelier du lycée français de Korça, étudiant à Montpellier, professeur de français à son retour au pays natal, c'est dans la langue de Victor Hugo qu'il a découvert Marx, sa boussole, et Lénine, son modèle.

S'il a enjolivé, pour leur donner plus de relief, les étapes de son adhésion au marxisme-léninisme, sa fascination pour cette *Weltanschauung*, cette conception du monde, est précoce. Il est de ceux qui dans leur prime jeunesse ont été hypnotisés par la révolution d'Octobre et ont fait du dogme soviétique un absolu.

Il voit le jour en 1908, le 3 ou le 16 octobre selon que l'on se réfère au calendrier julien ou grégorien. Sa fiche d'inscription à la Faculté des sciences de Montpellier porte la date du 3 octobre. Une fois au

ENVER HOXHA

pouvoir, il opte pour le 16, un anniversaire qu'il fera célébrer chaque année avec éclat.

Gjirokastër, la ville où il naît, est proche, dans le sud de l'Albanie, de la frontière avec la Grèce. En 1908, et pour quelques années encore, les Ottomans régissent le pays. La famille est musulmane. On sait peu de choses sur Halil, le père, un « petit employé¹ », sinon qu'avec son épouse Gjylo il peine à subvenir aux besoins de leurs cinq enfants. Émigré aux États-Unis, d'où il reviendra après quelques années, Halil confie les siens à son frère Hyssen. Enver Hoxha, qui voyait dans cet oncle une seconde, sinon l'unique figure paternelle, lui était reconnaissant de l'avoir éveillé à la politique².

Ce père de substitution est de ceux qui, à une place modeste, comme délégué de Gjirokastër, ont proclamé en novembre 1912 à Vlora l'indépendance de l'Albanie. Le pays n'était jusque-là qu'une « expression géographique » – la formule est du chancelier allemand Bismarck. Sans unité territoriale ni religieuse, il n'a cessé d'être ballotté par les guerres et les revirements diplomatiques qui ont fracturé les Balkans durant des décennies. Hoxha s'était juré de rompre avec cette fatalité. Sa patrie ne serait plus jamais une proie facile.

Les guerres, qui en 1912-1913 privent les Ottomans de leurs possessions européennes, donnent corps,